

SERGE PORT

(Promotion 1912-1913)

NOTICE PAR M. ADRIEN MEILLET

Serge Port est tombé au croisement des routes de Combles et de Genchy, le 28 août 1914.

Il était sergent au 265^e régiment d'infanterie.

Deux ans auparavant, il avait siégé à la table des secrétaires de la Conférence des Avocats, la même année que Marcel Héraud, à gauche du Bâtonnier Labori, dont il était séparé par Jean-Paul Coulon.

C'est là que je le vis pour la première fois. Une amitié très sûre nous liait déjà quelques mois après, quand il m'a cédé sa place.

Ce qui m'avait frappé en lui — dès l'abord — c'était la maturité de son esprit, à quoi il devait sans doute d'être simple et bon.

Il avait connu assez tôt les peines et les difficultés de la vie pour s'être dégagé dès ce moment, des allures importantes, hautaines et protectrices, qui constituent une des manières les plus factices et les plus déplaisantes de la jeunesse. Il en avait gardé au contraire les qualités naturelles. Il était confiant et fidèle à l'amitié. Son front loyal et calme était encadré de longs cheveux, auréole d'une âme d'artiste et de rêveur, qui ne se cachait par aucun apprêt.

Ce n'était pas l'amour de la lutte qui l'avait amené au Palais, c'était l'amour de la liberté!

Il était né à Moscou, mais il ne devait rien à cette cir-

constance; son père n'avait pas tardé à le ramener en Bretagne.

Il devait, au contraire, tout ce qu'il était — lorsque nous l'avons connu — aux jeunes années qu'il avait passées à Nantes.

Nous ne saisissions point le détail de sa pensée, car les cœurs généreux ont la pudeur de ce qu'ils renferment... Mais nous savions que notre ami avait écrit des vers charmants. Nous savions que le soir, au piano, il pouvait suivre la mélodie de son rêve. Nous savions que tôt, dans sa vie, il avait eu à lutter contre l'opposition que sa famille avait faite à ses projets. Du moins, il n'avait puisé dans ces tracas, ni haine, ni révolte, mais seulement la volonté de travailler davantage.

A vingt et un ans, il était venu à Paris terminer ses études.

Nous le retrouvons docteur en droit. Et voilà qu'il préfère se suffire à soi-même plutôt que de retourner à Nantes où son père est industriel. Il ne connaît personne ici, et pourtant il n'hésite pas : avec cet instinct que seuls confèrent l'amour et le besoin de la liberté, il prête le serment d'avocat, dans ce Palais, où il n'a aucun appui, et d'où les envieux et les sots écartent les jeunes, en leur faisant craindre l'isolement et l'obscurité, comme si le talent et le travail pouvaient être ici méconnus !

Serge Port était à la hauteur de la détermination qu'il avait prise : la même année il concourait à la Conférence des Avocats et il en était nommé quatrième secrétaire.

C'est que son ardeur, sa charmante témérité, son âme tendre et courageuse, et la musique de sa voix, tout ce que nous connaissions bien, tout ce que nous aimions en lui, tout cela, il l'avait trouvé, découvert en soi-même à Nantes, et peu à peu développé et voulu auprès d'une admirable jeune fille dont la distinction l'avait frappé dès son enfance, dont la pensée l'avait inspiré, dont il avait fait sa femme, étant encore étudiant, et à laquelle il avait consacré tout son cœur et toute sa vie !

Ceux qui n'ont pas entrepris de lutter seuls, pour vivre et pour aimer, comprennent mal la joie fière et profonde que peut donner le succès.

Pour notre ami, le succès était le couronnement de son amour. Le résultat lui donnait raison !

Rien ne satisfait plus un homme que le triomphe de son entêtement.

Son travail avait porté ses fruits. La vie devenait plus facile. M^e Guist'hau le prenait comme collaborateur. C'était, après les heures pénibles, la joie, la tranquillité, l'apaisement...

Au mois de juillet 1914, heureux, fier de son expérience de Paris, il rentre en Bretagne, cette fois pour se reposer. Il y ramène sa femme. Il se réjouit de passer enfin un été paisible à Préfaille...

C'est là que, brusquement, vient le surprendre l'ordre de mobilisation.

Dans le calme d'une pure conscience, il rejoint, sans doute, son régiment. Mais au fond de lui-même, quel déchirement !

Rupture immédiate de l'idéal de paix que nous poursuivions tous ! écartèlement brutal de nos cœurs !

Il est incroyable qu'aujourd'hui — pour penser comme en 1914 — comme à l'heure où est tombé notre ami, il soit déjà nécessaire de faire un effort.

Depuis ! nous avons couvert nos héros des lauriers de la victoire et déjà la foule ne discerne plus leurs souffrances. En en faisant des dieux, elle oublie qu'ils furent des hommes et qu'ils ont connu la douleur.

On répète partout des mots sonores qui sont commodes à l'orateur et dont il cherche quelques reflets : la gloire, le renom, l'honneur enviable, la beauté de la mort, le jour magnifique des combats. On sait bien pourtant que ces mots menteurs n'avaient aucun sens pour nous, lors de l'invasion.

Ce n'est pas une pensée française que celle de la guerre

joyeuse ! Le philosophe qui l'enseignait en Allemagne parvenait à peine — malgré son génie — à retenir notre attention.

Nous avons gagné la guerre, parce que ces mots nous étaient étrangers et nous inspiraient de la défiance.

Ne ternissons pas notre effort en parlant aujourd'hui ce langage qui, ce soir, serait un blasphème !

Craignons surtout de rabaisser le mérite de nos amis en entourant leur sacrifice d'une parure qu'il n'avait pas et qui — pour aucun — n'a servi à en diminuer la portée.

Il ne rêvait pas conquêtes, ce pays, dont les représentants, à cette séance inoubliable du Parlement, le 2 août 1914, défilaient tous en silence devant la tribune en deuil et dont les libres passions de la veille devenaient chères à chacun, par ce qu'elles représentaient à tous le bonheur perdu !

Elles ne songeaient pas à la gloire ni à des gestes tapageurs, ces foules, qui gravement se portaient à la gare de l'Est, accompagnant les jeunes, retenant des larmes, s'accordant toutes à un souci purement national et au solennel silence des heures suprêmes.

Ils n'étaient pas guidés par un orgueil présomptueux, ces hommes qui montaient en ligne, à la relève, dans le silence et dans la nuit.

A ce moment, on n'osait pas leur parler de jours magnifiques et de joies guerrières.

Un peuple, seul en Europe, était grisé par ces mots grossiers, ce n'est pas le nôtre.

Il n'avait rien de tout cela dans son cœur : Serge Port !

Il allait à la guerre et il détestait la guerre. Il portait l'uniforme militaire et il en détestait la discipline. Il prenait les armes et il abhorrait la violence. Tout pour lui désormais était laid, puisqu'il quittait sa femme, sa femme adorée.

Ce sacrifice, il ne l'avait fait ni à son père, ni à sa famille,

ni à la vie facile qu'il aurait eue dans son milieu. Il le faisait ce jour-là calmement, froidement, sans calcul, sans haine et sans passion, avec la seule ambition de faire son devoir pour défendre et pour faire respecter son pays.

Admirables heures, où tout un peuple, sentant le moment décisif de l'invasion proche, a suivi, non sans amertume et non sans chagrin, mais avec la gravité d'une décision unanime, le seul guide du pur devoir; abandonnant tout d'un coup ses rêves généreux, l'amour de la beauté et de la jouissance, la vie douce et gaie, pour suivre éperdûment les chefs, que les circonstances avaient mis à la tête de ses libres institutions.

Comme ils sont plus beaux, comme ils sont plus grands les hommes de notre pays, en restant les hommes qu'ils étaient, tout simplement!

Dans ce pays où les vertus familiales ont le premier rang — plus qu'ailleurs — pas un soldat qui n'ait abandonné tout, en abandonnant sa maison! Pas un soldat qui n'ait conservé à toute heure, contre sa poitrine, l'image des êtres chéris, témoins constants de son déchirement intérieur et du devoir sévère qu'il accomplissait.

Conséquence insoupçonnée pour les étrangers, ignorants de nos raisons, cette tendresse, où ils voulaient voir le signe de la consommation nationale, n'a fait que rendre plus résolu les soldats de la République, car le sacrifice étant fait par eux du bonheur de leur maison, leur vie appartenait désormais tout entière au pays, à la société, dont les rêves avaient correspondu aux leurs, à la nation dont l'histoire leur semblait partout généreuse.

Au point où avait atteint leur vertu, ils avaient la ténacité des consciences tranquilles, la bonne humeur, l'entrain des esprits libres et ardents, la gaieté qui pour les armées de la France est une tradition... nouvel étonnement pour ceux qui, n'ayant pas fait les mêmes sacrifices, se tenaient éloignés de la guerre.

C'est en brisant son cœur que Serge Port est parti pour

remplir son devoir suprême. Mais il l'a fait simplement, avec calme, avec fierté et avec courage.

Conservons ici la mémoire de sa froide résolution.

Peu après son départ, il écrivait à ses parents : « Dites à ma femme combien mon cœur est avec elle. Je suis fort et courageux. Qu'elle le soit aussi. Ces cruelles épreuves me font mesurer l'étendue de mon amour. Je ne vis que dans sa pensée. »

Tout se précipite. Le 26 août, le 265^e régiment d'infanterie rejoint la Somme.

Et deux jours après, le 28 août, Serge Port tombe, frappé mortellement en portant ses hommes à l'attaque.

Un instant auparavant, il avait encore écrit à sa femme ces derniers mots, ces mots de toujours.

On avance, tout va bien. De tout cœur à toi, mon adorée, courage.

Il est tué et pendant quatre ans la fosse où sont placés tous ensemble — avec lui — 85 hommes de son régiment, au croisement des routes de Genchy et de Combles, sera battue, martelée, pulvérisée par le canon, qui, seul, commande sur cette ligne où sera réglé le sort de notre pays.

Nous honorons ce soir comme il convient, comme il l'aurait voulu, le souvenir de Serge Port, par cette réunion intime.

Dans le volume de vers qu'il a laissé et qui n'a pas été imprimé, j'ai retrouvé le rêve d'une fin simple :

Quelques amis pour m'escorter,
Sans cris vains, et sans pleurs !